

## La bohème opéra de Giacomo Puccini

Opéra Nice Côte d'Azur - 31 mai 2023

» opéra



© dominique jausse

En amont de sa future saison qui fêtera le centenaire de la disparition de Giacomo Puccini (*Madama Butterfly*, *Gloria* et récital Ermonela Jaho), l'Opéra de Nice clôt sa vendange 2022/23 avec une nouvelle *Bohème*. Si l'ouvrage est sur la liste de ceux qui rassurent par leur capacité à remplir une salle, c'est souvent un défi que de réussir à proposer une lecture intéressante, qui dépasse l'exercice, certes payant, de l'énième redite. Avoir beaucoup apprécié de se confronter cet été à un abord d'autrefois [lire [notre chronique](#) de la fameuse production d'Otto Schenk, vue lors du *Münchner Opernfestspiel* 2022] n'entrave aucunement l'accueil que l'on fait à la version de Kristian Frédéric. Plutôt que de tenter la reconstitution du Paris de Murger, reconstitution confinant plus à l'éclairage *touristique* qu'à la veine naturaliste, la plupart du temps, l'homme de théâtre invite pièce et public à faire un bond dans le temps. À l'aide d'une discrète proposition sonore additionnelle, secondée par *Les flocons de neige des derniers souffles* en image, il signale l'hiver 1991 dès le premier acte, avant que débute la musique.

Que se passe-t-il donc en Europe au début des *Nineties* ? Si la tuberculose sévit au cœur du XIXe siècle, c'est alors le virus de l'immunoséquence humaine (VIH) qui décime les rangs, comme l'évoque si bien *Angels in America* d'Édvard Sjöström [lire [notre chronique](#) du 6 février 2021]. La transposition est judicieuse et pose d'emblée une gravité certaine par la proximité induite, nombre de spectateurs, s'ils ont plus de vingt-cinq ans, ayant été confronté à ce fléau lorsqu'aucune thérapie n'en jugulait encore l'évolution. Sans insister outre mesure sur les risques pris innocemment par le microcosme artistique installé dans une sorte de hangar, peut-être *squatté*, le metteur en scène invente judicieusement la vie, bientôt mise en danger. Ainsi le beau modèle du peintre, posant en pharaon, son amie en robe rouge, vivant presque là, et un troisième larron barbu, barman chez Momus, qui batifole avec Schaunard, enveloppent-ils de leur présence une effervescence quasi familiale de chaque instant.

En amont de l'Acte II sont projetées des images de Freddie Mercury et diffusés des extraits d'interviews – « *Il faut s'amuser !* ». Une partie du public commence à grogner. Aussi se souvient-on des éclats de spectateurs mécontents dès qu'un ajout est venu donner à ressentir comme à penser entre les doubles-barres, certains brâmant des absurdités savoureuses – comme ce *Communiste !* hurlé à la Bastille pendant la projection d'un extrait de *Germania anno zero* (Roberto Rossellini, 1948) lors de la *première* du *Parsifal* de Warlikowski [lire [notre chronique](#) du 4 mars 2008] –, mais encore de copieuses grossièretés préférées face à certains sujets sans doute estimés trop prosaïques pour le Saint-Lieu. Lors de la création du *Balcon* d'Édvard Sjöström au *Festival d'Aix-en-Provence*, il y a près de vingt ans, le chic du chic avait alors consisté à se montrer plus gras que le texte de Genet dont on dénonçait pourtant la prétendue grossièreté – curieuse homéopathie. Lorsque le visage de Mercury s'effondre en sorte d'émouvante et éternelle liquéfaction, sur le montage de plusieurs voix de radio annonçant son décès (24 novembre 1991, du Sida, précisément), les plus endimanchés se lâchent. Non loin de moi, un charmant monsieur vocifère, en surplomb de sa fort jolie cravate, « *aux chiottes, la merde !* » (je cite). Qu'en dire, partant qu'il semble que, par cette fringante saillie, ledit élégant ne demande point l'emplacement des équipements où satisfaire un sien besoin pressant ? L'opéra attire plusieurs publics, parmi lesquels deux font le plus grand nombre : d'une part celui qui vient y entendre la même histoire racontée d'une façon toujours différente grâce à l'essentielle subjectivité de toute pratique artistique et, d'autre part, celui qui s'y assoit pour goûter cette même histoire d'une manière immuable, parce que le moindre changement, le déplacement d'une virgule, empêcheraient la berceuse d'agir – ce dernier vient assurément se réfugier sous le grand lustre pour trouver le sommeil, le quidam à cravate exprimant donc une angoisse bien légitime à laquelle adresser notre compassion sincère.

Les insertions vivront un accueil plus calme par la suite. À la lecture des vers de Dante (III), nul murmure. Et quand le IV est introduit par les témoignages de patients sur le moment où leur fut révélée leur séropositivité, les formes diverses que prit cette révélation par le corps médical, une gravité palpable saisit tout le monde – je me retourne : les paupières du brave gueulard ne sont pas closes, le nœud de sa cravate ne s'est pas desserré, cette dernière toujours dans l'axe du chef dont cette fois l'orifice phonateur n'émet rien. De fait, lorsque le scénographe Philippe Miesch, Yannick Anché qui signe les lumières et Kristian Frédéric [lire [notre chronique](#) de *Fando et Lis*] viennent saluer en scène, nul bronca, mais des applaudissements nourris. Cette nouvelle *Bohème* convainc également par une direction d'acteurs minutieuse, truffée de trouvailles de jeu, toutefois jamais invasives, d'une parfaite cohérence. Outre le traitement rigoureux des principaux personnages du drame, comme il se doit, la mise en scène n'en abandonne aucun autre. On retrouve ce coquin de Benoît bien après la scène où il chante, et Pargignolle, reparu en fin d'Acte II en figure magique, hante de plus en plus les deux suivants : dans son atour entre Blake (Jim Jarmusch, *Dead Man*, 1995) et Baron Samedi, il inquiète au III – la barrière d'Enfer est ici l'arrière d'une boîte de nuit – puis, installé dans un trône de théâtre où il arbore couronne telle qu'échappée d'une toile de Basquiat, envoie une fillette masquée déposer la mort sur le lit de Mimi par l'entremise d'une poupée de chiffon, selon une mythologie personnelle dont les secrets sont précieusement gardés. Passé les taquineries du réveillon et les discordes des couples parallèles, la joyeuse équipée se retrouve à l'atelier où un lit médicalisé soutient Marcello, gravement atteint lui aussi. C'est dans ce climat de sursis que Mimi revient, en chemise d'hôpital, avec perfusion et potence, et c'est sur cette embarcation d'un autre et de personne, au fond, qu'elle s'en va. Musetta tombe la perruque, le temps n'est plus aux simulacres.

L'engagement dramatique sans faille des chanteurs, que sans ampoule l'on peut dire acteurs, favorise cette réalisation forte. À l'exception d'un Colline assez inégal, saluons les prestations du baryton Richard Rittelmann en Benoît [lire nos chroniques de *Life*, *Cyrano de Bergerac*, *Les Troyens* et *Andrea Chénier*], le Schaunard cordialement sonore de Jaime Eduardo Pialli, le grand art de la nuance de Șerban Vasile, mis au service d'un Marcello tout humanité [lire nos chroniques de la *Huitième* et de *La dame de pique*], enfin Oreste Cosimo, ténor au grand souffle et attachant Rodolfo qui, pour avoir paru un peu à court à la fin du premier acte, impose magistralement son chant par la suite, jusqu'au triomphe. On retrouve avec bonheur le *brío* de Melody Louledjian, idéale en Musetta facétieuse jusqu'à la provocation [lire nos chroniques de *L'instant de l'eau*, *Le nozze di Figaro*, *Cavalleria rusticana*, *Carmen*, *La demoiselle élue*, *Trois contes*, *Israël en Égypte* et de son CD *Fleurs*], et Cristina Pasaroïu, ici applaudie jadis en Adriana [lire [notre chronique](#) du 22 mars 2014] : le jeune soprano roumain campe d'un timbre généreux une efficace Mimi.

Au pupitre Chœur de l'Opéra Nice Côte d'Azur dont les artistes, affichant bonnes formes vocale et musicale, sont préparés par Giulio Magnanini – il revient à Philippe Négrel de diriger le Chœur d'enfants *maison* – et de l'Orchestre Philharmonique de Nice, l'excellent Daniele Callegari profite des voix comme de l'élasticité sensuelle de la mélodie puccinienne. Il respire avec chaque rôle et mène ses musiciens vers une interprétation raffinée [lire nos chroniques de *I quattro rusteghi*, de *Carmen*, *Tosca*, *Erani*, *Otello*, *Ariane et Barbe-Bleue*, *Il trovatore*, *Un ballo in maschera*, *Jérusalem*, *I Lombardi alla prima crociata* et *Macbet*], à venir voir et entendre jusqu'au mardi 6 juin.

ACCUEIL > CRITIQUES > A NICE, UNE BOHÈME ANNÉES SIDA

## A Nice, une Bohème années sida

Par Didier Van Moere - Publié le 5 juin 2023 à 13:10



Credit photo - Opéra de Nice Côte d'Azur

1/9

### La Bohème de Puccini

Sous la direction de l'authentique chef de théâtre qu'est Daniele Callegari, Cristina Pasaroïu domine un plateau très homogène, alors que le spectacle de Kristian Frédéric oscille pertinemment entre le pathétique et le jubilatoire, fort d'une direction d'acteurs très travaillée.

C'est du sida que Mimi est atteinte, avant que Marcello soit contaminé à son tour. **Kristian Frédéric** transpose *La Bohème* dans ces années où l'on avait à la fois la fureur de vivre et la mort aux trousses. Une mort incarnée par l'omniprésent Pargnol, le marchand de jouets devenu éboueur, dont les face-à-face avec l'ancienne grisette du XIXe siècle scandent la production. Il lui tend toujours une poupée, rappel d'une enfance innocente, qu'elle tiendra dans ses mains au moment de s'éteindre sur son lit médicalisé. La mort menace d'ailleurs dès les premières mesures, à travers cette vanité posée sur le bureau de Rodolphe.

Débridée ou concentrée, lisible et cohérente, parfaitement maîtrisée, la mise en scène oscille pertinemment entre le pathétique et le jubilatoire, forte d'une direction d'acteurs très travaillée qui caractérise chaque personnage, fût-il secondaire. Au-delà du tragique, Kristian Frédéric veut faire du spectacle, qu'il sous-titre « les flocons de neige des derniers souffles », un hymne à la vie, se référant comme dans son *Cav/Paq strasbourgeois*, au cinéma italien ou à la Nouvelle Vague, à *La Divine Comédie* également.

### Le rire et les larmes

La production réussit là où Claus Guth avait échoué à Bastille : elle préserve le rire et les larmes. Elle pâtit néanmoins de l'insertion entre les tableaux d'annonces et de vidéos de la mort de Freddie Mercury – l'histoire revisitée commence en 1991 –, puis de témoignages de malades, aussi émouvants les uns que les autres mais trop longs pour ne pas alourdir et casser le rythme du spectacle, sanctionnés d'ailleurs, comme le metteur en scène à la fin, par de copieuses huées.

**Daniele Callegari** joue à la fois sur la théâtralité et la poésie, créant des climats très divers, toujours attentif aux combinaisons de timbres – le deuxième acte est bigarré, le troisième crépusculaire. A cet authentique chef d'opéra, autant qu'au metteur en scène, doit beaucoup l'homogénéité d'un plateau dominé par **Cristina Pasaroïu**. Qu'elle manque un peu de fraîcheur et de rondeur ne messied pas à cette Mimi, parfois plus révoltée que résignée, incarnée avec une intensité poignante, une technique sûre et une ligne raffinée. **Oreste Cosimo** a de lumière dans le timbre et de la générosité dans le chant, Rodolfo rebelle aux débraillages d'un vérisme mal compris, dont la quinte aigüe peut cependant accuser ici ou là des excès de tension.

Son compère Marcello est un superbe **Serban Vasile**, incapable de résister à la Musetta call-girl de **Mélody Louledjian**, plus acide que sensuelle, au médium peu projeté, que la production, il est vrai, veut plus vulgaire que séduisante, BDSM à l'occasion. Certes un peu brut vocalement, **Jaime Eduardo Piali** brûle les planches en Schaunard, la basse rocailleuse d'**Andrea Comelli** phrase avec style son adieu à la huppelande.

**La Bohème de Puccini. Nice, Opéra, le 2 juin.** Représentations jusqu'au 6 juin.

## CLASSIQUENEWS

Emmanuel Andrieu  
https://classiquenews.com

**La Bohème** fait partie de ces opéras qui ont traversé et subi toutes les modes, parfois tous les outrages, et l'on a toujours plaisir à le retrouver quoi que le metteur fasse subir à l'ouvrage, tant que l'émotion que génère l'un des opéras les plus lacrymaux de toute son histoire, est au rendez-vous. Tandis que Mimi et Rodolfo étaient au même moment [envoyés sur Mars](#) (par Claus Guth) à l'[Opéra Bastille](#), c'est dans les années noires de l'épidémie de SIDA, au début des années 90, que **Kristian Frédéric** transpose l'action.

Ce qui est plutôt bien vu car le mal qui décimait la population à la fin du XIXe siècle n'est-il pas comparable à celui qui emporté tant de gens dans le dernier quart du XXe ?... Les Bohèmes vivent ici dans une fabrique d'artistes, dont certains de ses membres sont ouvertement homosexuels voire transgenres (comme ce personnage aux seins aussi énorme que l'appendice entre les jambes !), mais ce mal ne touche pas que cette communauté et les deux couples Mimi/Rodolfo et Musetta/Marcello en seront aussi les victimes. Bien qu'en effet un peu longs (ce qui a irrité une partie du public au point de violemment manifesté son courroux, voire son indignation : « c'est un scandale ! », hurle l'un d'entre eux), les précipités – pour permettre les changements de décors – laissent voir dans un premier temps des images de l'icône gay Freddy Mercury qui parle de sa fureur de vivre malgré (ou plutôt à cause...) du mal dont il se sait atteint (qui laissait peu de chance à l'époque, comme on le sait !), tandis qu'une autre séquence fait entendre des anonymes, atteints du même mal, et qui témoignent de leur peur et de leurs espoirs juste après l'annonce de leur séropositivité. Ces témoignages sont tellement forts que pas un murmure de réprobation ne verra en réaction à cette seconde séquence « exogène » à la partition, et c'est finalement des vivats que recueillera l'équipe de la mise en scène, par un public assagi (à moins que les plus mécontents aient quitté la salle à l'entracte...).

**Kristian Frédéric met en scène La Bohème à l'Opéra de Nice**

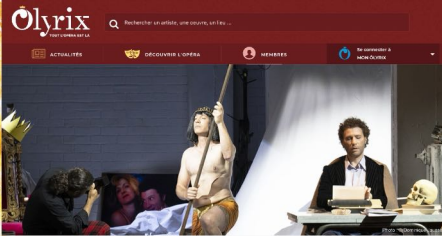
**Puccini à l'heure du sida  
Plateau vocal convaincant**



La soirée vaut aussi pour sa distribution vocale de haute volée, à commencer par la Mimi de la soprano **Cristina Pasaroïu**, déjà applaudie sur cette même scène dans les rôles de Rachel (La Juive) et Valentine (Les Huguenots), et qui incarne d'emblée une héroïne non pas timide et fragile, comme le veut la tradition, mais une femme qui sait ce qu'elle veut en perdant intentionnellement la fameuse clé. En vraie soprano lyrique, elle offre à son personnage une voix large et puissante, superbement timbrée et chaude, et qui ne cesse de s'étoffer au cours de la représentation pour devenir bouleversante dès le fameux « Addio » du troisième acte.

Le ténor italien **Oreste Cosimo**, également entendu in loco en mars dernier dans « Lucia di Lammermoor » propose à nouveau les grandes qualités qui sont les siennes : le timbre se remarque, l'aigu se projette superbement, et la technique est déjà aguerrie. Il possède par ailleurs un style, une élégance ainsi qu'une façon de nuancer que n'ont pas tous les Rodolfo que nous avons pu entendre ici ou là. Comme on pouvait s'y attendre, la délicieuse soprano Française **Mélody Louledjian** impose une Musetta d'une rayonnante aisance scénique et d'un rare raffinement vocal, tandis que le baryton roumain **Serban Vasile** incarne un Marcello de relief, au phrasé soigné, au jeu convaincant. Si **Jaime Eduardo Piali** campe un excellent Schaunard, le Colline de la basse italienne **Andrea Comelli** se montre un peu en retrait, à l'aise dans les ensembles, mais moins bon dans son air du dernier acte « Vecchia zimarra », où la voix manque de projection dramatique. Grand habitué des lieux, **Richard Rittelmann** campe un Benoit benêt à souhait mais avec une voix affirmée, tandis que le Pargignon de **Gilles San Juan** ne suscite ici guère la sympathie, et encore moins les rires, car la mise en scène en fait une sorte de Diable ou d'incarnation de la grande Faucheuze, toujours une poupée dans les bras qu'il tendra à Mimi sur son lit de mort...

A peine sorti des représentations de Falstaff données le mois dernier dans cette même salle, le chef italien **Daniele Callegari** maintient un excellent équilibre plateau-fosse et sait mettre en relief, à chaque instant, ce qui le mérite, ou fonde le tout avec discernement. Le Chef Principal de l'**Orchestre Philharmonique de Nice** sait également laisser courir et se développer le lyrisme de la phrase quand celle-ci demande à être libre, mais c'est une liberté surveillée du bout de la baguette : il y a de la vie, de la couleur, les bons accents et beaucoup de générosité dans sa direction.



## La Bohème à Nice ou le virus de l'Opéra

Le 01/06/2023 | Par Florence Letharguez

L'opéra iconique de Puccini est transposé par le metteur en scène Kristian Frédéric dans la dernière décennie du XXe siècle, où ce n'est plus la phthisie qui s'abat sur les personnages mais le Sida :

Dans cette nouvelle production, sous-titrée *Les flocons de neige des derniers souffles*, c'est le virus du VIH qui sonne le glas de l'amour libre, conquis par la génération précédente (pour cette adaptation toujours celle de mai 68 et du *flower power*).

Alors même que les moments de changements de décor sont « meublés » par des documents audio-visuels montrant la dimension universelle de la contamination (témoignages d'hommes et de femmes anonymes, aussi bien que de l'icône martyr Freddie Mercury), mais aussi de son saturé de la musique d'alors, quelques grondements outrés s'élevaient d'une partie de la salle (auxquels le metteur en scène s'attendait, lors de la petite conférence donnée à l'avant de la représentation au Foyer). Ils auront disparu au moment des saluts, le pouvoir de la partition ayant visiblement une fois encore fait le terrible office de l'apreté joyeuse de la condition humaine, entre éros et thanatos (amour et mort).

La scénographie de Philippe Miesch rend palpables les années 1990, avec photographies d'époque notamment. Le mansardé est pavé de carreaux blancs, dont la neutralité hygiénique devient surface réfléchissante d'un travail soigné de la lumière (Yannick Anché), de ses couleurs franches, de ses halos brumeux, de ses effets de profondeur. Les costumes, signés également par le scénographe, sont d'époque, à la fois riches et quotidiens (comme la menace alors), de soirée et de tous les jours.

Marcello, le peintre, devenu photographe, est associé par le metteur en scène au Warhol de *La Factory*, à son esprit libre, décadent, lieu même d'une débauche mortelle en ce temps (le nom même du café *Momus* est repris comme pseudonyme par le chanteur anglais Nick Currie en 1985 après la dissolution de son groupe *The Happy Family*, lui-même se définissant comme un poète maudit, en opposition avec le puritanisme de son temps, résonant là aussi avec ce livret).

La soprano lyrique roumaine Crisțina Pasăreanu apporte à Mimi son timbre d'émail, aux grands motifs diversément colorés (de l'acide au mielux), au doux vernis nacré, recouvrant sa matière vocale de somptuosité lunaire dans l'aigu. L'émission est toujours libre, et prend ses appuis avec précaution et métier, sur un médium généreux, le grave de sa tessiture étant légèrement plus sourd. La performance d'actrice est crédible, bouleversante même, visiblement, depuis les tâtonnements de la première rencontre avec Rodolfo, jusqu'à son lit de mort, médicalisé pour la circonstance.

Son double opposé est la Musetta de la soprano Melody Louledjian. Maryline peroxydée, ancienne amoureuse de Marcello, elle délire sur le comptoir du bar *Momus*, une version très suggestive de sa valse languoureuse (le metteur en scène a également engagé en figurante rousse flamboyante, qui compose des figures avec elle, une personne transsexuelle afin de suggérer la non-binarité des genres aujourd'hui). La voix, moins puissante et colorée que celle de Mimi, est pleine et labile. Elle est projetée avec l'art d'une oiseuse qui roucoule des vocalises enrobées d'une matière légèrement engorgée, modulée par l'énergie motrice de son vibrato.

Le Rodolfo du ténor Oreste Cosimo, déjà venu sur les planches de la maison niçoise en février dernier (*Edgarde de Lucia di Lammermoor*), incarne le poète transi de froid, d'amour et de jalousie du quatuor masculin. Le timbre est laiteux comme la neige sous le soleil, la diction juste et précieuse, en particulier dans le *parlato* propre à l'écriture puccinienne. Le métier est sûr, ce qui permet au ténor, après son grand air d'entrée aux amplifications redoutables, de ménager sa traversée vocale périlleuse de la fosse d'orchestre.

*La Traversée de la mer rouge* est justement le sujet de la toile que peint son ami Marcello, distribué au baryton roumain Serban Vasile. Ce dernier, au port altier, au timbre corsé, à la projection majuscule, crève l'écran : il campe ce centre de gravité de la bande d'amis, que souligne encore Kristian Frédéric, en le montrant malade à son tour, en fauteuil roulant, dans le tableau final.



La Bohème par Kristian Frédéric (© Dominique Jausseïn)

La palme du timbre noir est confiée à la basse Andrea Comelli, dans le rôle du philosophe Colline, qui apporte sa verticalité scénique et vocale au plateau. Longiligne et pâle, il incarne un personnage inquiétant, qui parle à son païetot, double vestimentaire et compagnon d'infortune le plus intime. La matière vocale est granuleuse, auréolée par la brume inquiétante d'un vibrato de forge.

Le Schauvard du baryton Jaime Piali vient encore assombrir de ténèbres le plateau masculin. Son personnage est bouffe, sorte de Papageno égaré dans un monde trop étroit, mais ses jeux de jambe et de hanche suggestifs et décomplexés font merveille lors de chaque apparition. La projection vocale, chargée de francs déchéats, fait impression sur le public, même s'il sort du cadre d'une partition tragique. Il est vrai que Puccini parsème son opus d'instant plus légers, entre surnaturel et mariageage, du fait même de la présence d'un chœur d'enfants et de personnages hauts en couleur.

Le baryton Richard Rüttelmann offre une voix impeccable, mûre, nette et bien placée, aux quelques notes de *Benoît*, le propriétaire de la mansarde, visiblement très à l'aise sur les planches, en dépit de la toute petite tribune que lui offre son rôle. L'Alcindoro de la basse Eric Ferri, vieux et riche galant de Musetta, ne parvient pas à imposer ses courtes notes, à leur conférer une signature, tandis que l'acteur sied au rôle, dans son apparition patande, les bras chargés de paquets cadeaux pour sa belle.



La Bohème par Kristian Frédéric (© Dominique Jausseïn)

Le Parpignol du ténor Gilles San Juan fait sonner une voix claire, légèrement nasalisée, afin d'attirer jusqu'à lui, les âmes innocentes. Il incarne ici l'ange de la mort, faisant apporter à Mimi, par une enfant habillée de rouge et portant un masque blanc aux teintes mortuaires, une poupée représentant sa jeunesse et sa vie, perdues. Mimi joue avec.

Le chef principal italien maison Daniele Callegari tient sa baguette comme un sceptre magique. Il laboure la terre fertile de la fosse pour excaver les sonorités fastueuses de la partition, ce manteau d'Arlequin composé de toutes les couleurs du grand Orchestre Philharmonique de Nice : percussions affûtées, cuivres amplifiés, cordes chantournées, sans compter les soli qui s'échappent çà et là de la fosse pour flirter avec les voix. Les Chœurs d'enfants et d'adultes de l'Opéra Nice Côte d'Azur, bien travaillés par Giulio Magagnoli, malgré leurs courtes apparitions, font mouche, en termes de présence physique et sonore, d'application et de diction.

Le public offre aux protagonistes scéniques leurs applaudissements nourris, tandis que les roses rouges pleuvent depuis les premières loges. Le metteur en scène s'empare de l'une d'elles pour la croquer à pleines dents : *Carpe diem* version Ronsard.

# Réactions homophobes dans le public de l'opéra ?

Les spectateurs ont été outrés des huées lancées par une partie du public lors de « La Bohème », transposée dans les années Sida. Juliette Chesnel-Le Roux, élue EE-LV se dit « ulcérée ».

**L**a mise en scène de Kristian Frédéric offre une version déroutante mais bouleversante de La Bohème de Puccini à l'opéra de Nice. La tuberculose du XIX<sup>e</sup> siècle laisse la place au Sida de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. [...] Les rares sifflets, particulièrement mal placés et rapidement couverts par des applaudissements nourris, justifient à eux seuls le sens profond de la mise en scène. Ils nous montrent le chemin à parcourir pour une société tolérante et respectueuse de l'autre », commente Hervé Caël, médecin urgentiste et conseiller municipal de Nice.

A-t-il réellement assisté au même opéra que Geneviève Pozzo di Borgo, l'élue municipale d'opposition Reconquête !, ex-Rassemblement national ? À l'issue de la première, elle twittait : « Exhibition sexuelle, sadomasochisme, La Bohème de Puccini en ce moment à l'Opéra de Nice n'est qu'un prétexte pour livrer un message idéologique et obscène. Une partie du public a d'ailleurs bruyamment manifesté son mécontentement. »

## La Bohème transposée dans les années 1990

Depuis le 31 mai, l'opéra de Nice propose une version transposée aux années 1990 de La Bohème, intitulée Les Flocons de neige des derniers souffles. Quatre dates : la dernière ce soir. Un parti pris audacieux, innovant, accompagné d'un avertissement : « Le metteur en scène Kristian Frédéric a choisi de transposer l'intrigue de La Bohème dans les années 1990, à l'époque où le Sida mettait fin à



« La Bohème », « Les Flocons de neige des derniers souffles » de Giacomo Puccini, mis en scène par Kristian Frédéric à l'opéra de Nice.  
(Photo Facebook Opéra de Nice)

l'insouciance d'une génération, brisait des rêves et des vies. Certaines scènes du spectacle pourraient donc heurter la sensibilité des plus jeunes. »

Une œuvre résolument moderne, manifestement montée pour faire réagir, mais en empathie... 1990, ces années maudites où amour rimait avec mort, où le Sida brisait la vie de milliers de personnes.

## Freddie Mercury, témoignages de personnes séropositives

« Durant l'entracte, les spectateurs ont pu voir défiler des images d'archives montrant des interviews de Freddie Mercury et les témoignages de personnes séropositives. Loin du respect attendu dans cette situation, une partie non négligeable du public s'est mise à huer les

intervenants », a également réagi Juliette Chesnel Le Roux, élue d'opposition EE-LV. Écœurée de l'ambiance dans la salle : « Ces cris avaient clairement un caractère homophobe. Les faits sont si graves que je ne parviens pas à concevoir qu'ils aient pu avoir lieu. L'homophobie n'est pas une opinion, c'est un délit. » Et de soupçonner : « En 2023, une partie du public de l'opéra de Nice a hué

des personnes atteintes du VIH. Je suis ulcérée. » La conseillère municipale des Verts enchaîne : « Je dénonce fermement les comportements homophobes [...]. J'apporte mon soutien à tout le personnel de l'opéra, aux interprètes, au metteur en scène, à la mairie et aux spectateurs qui se sont mis à applaudir pour ne pas laisser libre cours à l'intolérable. » Et un message plus large : « J'adresse enfin mes pensées les plus sincères à mes concitoyens encore trop souvent victimes de ces violences d'un autre temps. Nous nous battons à leurs côtés. »

## « Un raid organisé »

Erwann Le Hô, coordinateur du centre LGBTQIA+ Côte d'Azur, a apprécié le parti pris de l'artiste. « L'intérêt de sa mise en scène est de questionner l'actualité. Cela montre la pérennité de la problématique. La transposition dans les années Sida est très juste, bien vue, pertinente », indique le militant de la cause LGBT, qui a assisté au spectacle pour la répétition générale. Ces huées et ces réactions inappropriées, il les analyse « dans un contexte global ». « C'est comme pour la Petite Sirène jouée par une métisse. La fachosphère s'est lancée dans une campagne de déstabilisation. Ils ont déclenché la chasse en meute. Là, je pense que c'est le même schéma, c'est orchestré, ce sont des raids d'opinion organisés. Il faut que tous les progressistes et ceux qui défendent la liberté artistique ripostent contre ça », conclut Erwann Le Hô.

STÉPHANIE GASIGLIA  
sgasiglia@nicematin.fr

# NICE: UN OPÉRA PROVOQUE DES SIFFLETS DANS LA SALLE, EELV DÉNONCE DES RÉACTIONS HOMOPHOBES

Marine Langlois Le 06/06/2023 à 10:59



Elle ajoute qu'une "partie du public a d'ailleurs bruyamment manifesté son mécontentement", une information confirmée par [Nice-Matin](#). "Les rares sifflets, particulièrement mal placés et rapidement couverts par des applaudissements nourris, justifient à eux seuls le sens profond de la mise en scène", leur a expliqué le conseiller municipal Hervé Caël.



Sur le site de l'Opéra de Nice, un avertissement est donné aux spectateurs: "Le metteur en scène Kristian Frédéric a choisi de transposer l'intrigue de *La Bohème* dans les années 1990, à l'époque où le SIDA mettait fin à l'insouciance d'une génération, brisait des rêves et des vies." Ajoutant que "certaines scènes du spectacle pourraient donc heurter la sensibilité des plus jeunes".

## Des réactions homophobes

Il n'est pas le seul à défendre la mise en scène de Kristian Frédéric. Auprès de nos confrères, la conseillère municipale EELV Juliette Chesnel-Le Roux a dénoncé des cris à "caractère homophobe" alors que défilaient des images d'archives avec des témoignages de personnes séropositives, dont le chanteur Freddie Mercury.

**"En 2023, une partie du public de l'opéra de Nice a hué des personnes atteintes du VIH. Je suis ulcérée", affirme-t-elle à *Nice-Matin*.**

Juliette Chesnel-Le Roux a tenu à apporter son soutien aux interprètes ainsi qu'au metteur en scène de *La Bohème*, *Les Flocons de neige des derniers souffles*.

RETOUR



©Opéra de Nice

## PROPOS DE KRISTIAN FRÉDRIK METTEUR EN SCÈNE DE « LA BOHÈME » À L'OPÉRA DE NICE

Comédien, auteur, librettiste, Kristian Frédrick prend aujourd'hui sa casquette de metteur en scène et nous propose sa lecture de l'un des chefs-d'œuvre du répertoire : *La Bohème*. Il partage ici quelques réflexions sur la force et l'actualité de cette œuvre, où se donnent à sentir la vie, l'amour, l'enthousiasme de la jeunesse, l'appel de la liberté, mais aussi les inévitables fracas de l'existence.

*Comment est né ce nouveau projet lyrique ?*

C'est Bertrand Rossi qui m'a demandé de poser mon regard sur cette œuvre. J'avais déjà mis en scène avec lui - mais c'était à l'Opéra national du Rhin - deux opéras courts de la même époque à peu près, *Cavalleria rusticana* de Mascagni et *Pailleasse* de Leoncavallo.

*Comment appréhendez vous cet opéra de Puccini ?*

J'ai tout de suite été saisi par la force de cette œuvre. Elle m'a bouleversé, sur le plan musical, déjà, mais aussi et surtout par son propos. Elle parle d'un groupe de jeunes amis, de jeunes artistes, qui vivent dans une folle insouciance. Ils ont soif de vivre, soif d'expériences, soif d'amour, ils ont l'avenir devant eux... Et soudain, la maladie frappe. A l'époque de Puccini, il s'agissait de la tuberculose, ou la phtisie - comme dans *La Traviata*. Ce sont des maladies qui ne disent plus rien à nos contemporains, mais le parallèle avec une autre maladie s'est aussitôt imposé à moi, qui ai vécu de plein fouet l'apparition du Sida dans les années 90. J'ai vécu ce choc émotionnel d'être fauché en pleine explosion de vie au moment d'avoir envie de la croquer. Et l'analogie est évidente : nous étions comme Rodolfo, Mimi, Marcello, Musetta et leurs amis. Nous vivions dans une époque où tout s'ouvrait à nous, où tout semblait possible. Après des années de plomb, la société se libérait, et soudain cette maladie est venue sans crier gare faucher un grand nombre d'entre nous, qui pourtant avions faim de tout !

*Certains vont qualifier, du fait de sa transposition, votre mise en scène de « moderne » ?...*

Je suis très étonné que l'on puisse utiliser le terme de « moderne » ou encore évoquer le « modernisme » pour cette production de *La Bohème*. Cette terminologie n'a pas véritablement de signification et de surcroît, cette production ne se situe pas de nos jours. C'est une référence et un hommage aux années 90 à l'époque où sévissait le sida. Au-delà du texte, c'est la musique de Puccini qui m'inspire et cette musique n'est pas une œuvre figée à une date déterminée. C'est comme tous les chefs-d'œuvre, un opéra qui traverse le temps et je dois dire que « le patron » c'est la musique et je suis au service de celle-ci.

D'ailleurs je rappellerai que Puccini n'est pas l'auteur de l'histoire. Lui et ses librettistes en ont fait une adaptation à partir du roman d'Henri Murger, *Scènes de la vie de bohème* publiés en 1851 alors que l'opéra a été créé 45 ans plus tard en 1896.

*Que vous inspire la musique de La Bohème ?*

La vie ! La force de la vie face au fracas de la souffrance et de la maladie. Et pour moi, *La Bohème* n'est pas un spectacle sur la mort ou la maladie, c'est un spectacle sur la vie. Je pense que cette force-là est « la politesse du désespoir » mais c'est surtout un hommage à tous ceux qui affrontent des moments douloureux. J'espère qu'en voyant cette *Bohème*, ils pourront se dire : « Restons debout le plus longtemps possible et regardons les autres vivre et ne nous enfermons pas dans nos difficultés même si elles sont là » ...Mais je suis sans doute un rêveur...

*Comment vous êtes-vous approprié les personnages de cet ouvrage ?*

Il y a dans cette *Bohème*, un côté « Warholien », c'est-à-dire on est à travers des artistes, à travers des gens qui n'ont qu'une envie : celle de vivre, de créer, de s'amuser et d'écrire et de faire de la musique comme Schounard<sup>1</sup>, qui a une vie le jour et une vie, la nuit. Ce sont des personnages qui tentent plein d'expériences qu'elles soient émotionnelles, qu'elles soient artistiques. Marcello dans une version classique de *La Bohème* est seulement un peintre, mais dans ma version il est certes un peintre, mais aussi un photographe, un plasticien comme l'était Andy Warhol. C'est quelqu'un qui aime les gens, qui aime les photographier, qui aime les peindre et qui aime les filmer. Et ils sont entourés de jeunes gens qui ont aussi une sexualité débridée : c'est la vie quoi ! Ce qui est beau dans *La Bohème* est que ces gars-là, ces filles-là sont frappés par la maladie, et c'est cela la grande différence car chez Puccini, il n'y a que Mimi qui est malade. Or le sida ne peut pas avoir touché que Mimi. Il touche d'autres personnages : Marcello, Musetta qui apprend sa séropositivité au cours de l'action mais encore plein d'autres gens...Et cela ne veut pas dire qu'ils s'écroulent, qu'ils se roulent par terre... Non, ils vivent et la plus belle chose face à l'adversité de la maladie c'est de rester debout coûte que coûte. Ce qui, évidemment, creuse encore un peu plus les rapports qu'ils entretiennent entre eux, cette amitié, cet amour, ce goût de la vie, cette délicatesse dans l'accompagnement de celui qui est désormais proche de la mort.

*Vous donnez semble-t-il à chaque personnage une épaisseur et une actualité incroyables...*

Ce qui me plaît en tant que metteur en scène, c'est de raconter des histoires, surtout pas de tomber dans des stéréotypes. Et dans cet opéra, chaque personnage s'y prête vraiment bien. Mimi, par exemple, n'est pas pour moi la jeune fille effarouchée qu'on nous montre trop souvent ici. Le livret nous le dit : elle savait que Rodolfo avait caché la clé, mais ça ne fait rien, car c'est exactement ce qu'elle voulait. Elle voulait entrer dans ce petit groupe de jeunes qui habitent à côté de chez elle. Elle voulait sortir avec Rodolfo, et entre dans cette sorte de « Factory » d'artistes. Je vois Rodolfo et Marcello comme deux frères - sans qu'on sache jamais vraiment qui est le plus adulte des deux ! Ce sont deux artistes qui veulent croquer la vie à pleines dents, et qui, pour l'instant, ont des difficultés à percer. Mais qui sait s'ils ne deviendront pas eux-mêmes quelques années plus tard le nouveau Basquiat, le nouveau Warhol, le nouveau Godard ? D'ailleurs, en parlant de Godard, j'imagine bien Rodolfo comme un jeune Belmondo : toujours flamboyant même quand la vie se fissure devant lui... Quant à Musetta, c'est un personnage extraordinaire, et à mon sens souvent sous-exploité. C'est une enfant de la rue, une call-girl, qui retrouve sa véritable identité en accompagnant ses amis. Grâce à la maladie qui frappe leur petit groupe, elle se recentre sur l'essentiel. En aidant Marcello à accomplir son œuvre, elle opère une sorte de catharsis...Tout cet opéra est, à vrai dire, une grande catharsis. . .

*Comment avez-vous travaillé avec les artistes ?*

Je me suis attaché à leur constituer des personnages, mais également à leur indiquer ce que ces personnages deviendraient dans le futur, de telle sorte qu'ils puissent disposer véritablement d'un « parcours de vie » et non un instantané sur quelques mois d'une « tranche de vie ». Ceci constitue à mon sens un outil supplémentaire intéressant pour leur interprétation. On leur crée de ce fait « un cadre » qui les tient. J'écris en quelque sorte le scénario d'un film et je le leur donne, de telle sorte qu'ils aient un véritable parcours intéressant et le personnage qu'ils incarnent, sera d'autant plus accompli que l'interprète saura ce qu'il va devenir.

*Vous confiez à des personnages habituellement mineurs une place de choix dans votre production...*

Benoît, Alcindoro et Parpignol sont des personnages merveilleux. Parpignol, par exemple, traverse toute l'histoire comme celui qui est là pour demander des comptes. Une sorte d'avatar de la grande faucheuse. . . Il me fait penser à Antonin Artaud dans *Liliom* de Fritz Lang. Oui, il y a un côté très expressionniste allemand dans ce personnage... Il est toujours là aux moments cruciaux pour faire payer les âmes et étendre son pouvoir à travers la souffrance et la mort.

*Y aurait-il quelque chose de très sombre...*

Non pas du tout, on est dans la comédie, dans la plus pure comédie italienne ! C'est d'ailleurs ce qui fait tout le prix de ces ouvrages de l'époque « vériste » : Tout le monde rit, tout le monde joue, parfois la vie vous envoie un coup de semonce, et vous l'assumez - toujours avec le sourire - avec cette bienveillance face à la vie, aussi dure et injuste qu'elle puisse se montrer parfois. Pensez au film *Le Fanfaron (Il Sorpasso)* de Dino Risi, ou à Ettore Scola dans *Affreux, sales et méchants*... C'est ça, la vraie comédie à l'italienne même dans les pires moments, la vie est là et mérite qu'on la vive à fond, jusqu'à la dernière minute, jusqu'aux derniers souffles !

Cette histoire, c'est celle d'amis qui n'ont pas le sou, d'une jeunesse exaltée, qui veut faire la fête et qui est confronté à la souffrance, celle d'une jeunesse foudroyée, l'histoire d'êtres humains qui craquent : Mimi par exemple, est un peu Anna Karina dans *Marianne* de *Pierrot le Fou* de Jean-Luc Godard.

*Ne craignez-vous pas que l'on trouve votre lecture trop subjective ?*

Au préalable, je voudrais dire que je respecte la musique et je respecte le texte, mais je suis réaliste, toutes les phrases peuvent avoir plusieurs sens et en tout état de cause, c'est la musique qui doit dire ce que l'on peut faire et ce que l'on ne peut pas faire. Au demeurant, toute lecture est subjective. Celle de chaque interprète, celle du metteur en scène, et avant tout celle de chaque spectateur ! Chacun vient voir un spectacle avec sa propre culture, sa propre sensibilité. Si vous interrogez les gens à la fin, chacun aura un ressenti personnel différent ... Et c'est normal, c'est même toute la beauté de la chose. Je n'ai absolument aucune envie de choquer les gens, je ne mets aucun arbitraire dans ce que je montre. Tout est dans l'œuvre ! Je cherche juste à la raconter avec des références qui puissent parler plus pleinement aux gens d'aujourd'hui ... Les spectateurs qui viendront voir notre *Bohème*, quelle que soit leur génération, ont connu des fracas dans leur vie. Ces personnages, cette histoire, vont forcément avoir une résonance en eux.

*Vous avez choisi de donner un sous-titre à votre production : « Les flocons de neige des derniers souffles ».*

En effet, c'est quelque chose que j'aime bien faire, c'est même très important pour moi. Et ici, ces « flocons de neige des derniers souffles », par-delà la pure poésie qui s'exprime dans ces mots et les images qu'ils véhiculent, c'est toute la souffrance de l'humanité qui s'y dit, transcendée par la beauté, par l'art. L'art est une catharsis, il nous permet de continuer à vivre malgré les blessures de l'existence... La neige, c'est Noël et chez l'enfant, ce sont les boules de neige. C'est le rêve, donc « les flocons de neige des derniers souffles » est jusqu'où on garde cette beauté-là : la vie et jusqu'où on est capable de garder de garder dans nos derniers souffles cette beauté-là : la neige tombe et c'est comme un être de façon poétique cette métaphore.

*Quelle est votre relation avec les artistes ?*

Pour moi, les artistes forment à l'occasion d'une production une véritable famille. C'est la raison pour laquelle, contrairement à certains metteurs en scène, je reste avec eux jusqu'à la dernière représentation et je ne pars pas dès que le rideau est tombé sur la première. Un artiste est quelqu'un qui en faisant son métier, donne tout, son corps comme son cœur et s'offre entièrement au public. C'est un être à la fois athlétique et très fragile. On est avec un funambule qui côtoie les dieux et qui risque à tous moments de se renverser. Pensez à des acteurs comme Patrick Dewaere ! Il faut être toujours près d'eux, aller s'assurer qu'ils vont bien, aller dans leurs loges. Ils sont tellement beaux ! Je suis prêt à donner ma vie pour eux, pour eux je m'ouvrirais les veines.

*Ce n'est pas la première fois que vous travaillez aux côtés de DanieleCallegari...*

Et je me réjouis de le retrouver sur cette nouvelle production. C'est quelqu'un dont j'apprécie énormément la façon de travailler, la sensibilité, la passion. Et son énergie ! On est un peu le jour et la nuit, le blanc et le noir, mais on se complète merveilleusement bien. Un peu comme Rodolfo et Marcello... De plus, nous avons tous deux une même passion qui nous unit : la Sérénissime!

<sup>1</sup>En quelque sorte un David Bowie (ndlr)

Propos extraits du programme de salle, de l'interview vidéo pour l'Opéra de Nice et du Face à Face à l'Artistique de Nice du 30 mai 2023

RETOUR